Usage et transmission des surnoms dans un village albanais d'Italie du Sud

Monique Le Chêne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21588>

DOI : 10.4000/lhomme.21588

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2004

Pagination : 153-171

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Monique Le Chêne, « Usage et transmission des surnoms dans un village albanais d'Italie du Sud », *L'Homme* [En ligne], 169 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21588> ; DOI : 10.4000/lhomme.21588

Usage et transmission des surnoms dans un village albanais d'Italie du Sud

Monique Le Chêne

“**L**OMBARDI Filomena, Minuccia, Minuccia di Nazaremo...” À Greci¹, chaque individu possède au moins trois sortes de nom : un patronyme, un prénom et un surnom de famille (*soprannome di famiglia*). La plupart du temps, au cours de l'enfance, un diminutif vient également s'ajouter et remplacer usuellement le prénom. Durant l'enfance ou l'adolescence, les garçons reçoivent parfois encore un surnom individuel (*soprannome individuale*). Dans le système de dénomination qui associe, à Greci, prénom, diminutif, patronyme et surnoms, ceux-ci représentent incontestablement l'élément le plus chargé de sens. Ils ne sont limités ni à la sphère familiale ni transmis mécaniquement. Ils appartiennent au domaine de la communauté. C'est elle qui les donne, les transmet ou les reprend. Les surnoms sont un discours sur qui les donne et sur qui les portent². C'est ce discours que nous analyserons.

Comme le patronyme, et parfois le prénom, le surnom de famille est un code du sang. Il est héréditaire et se transmet de père à enfants. Les modalités de sa transmission dessinent des lignées, fixent des identités collectives. Conçu comme patrimoine symbolique, appartenant au groupe tout entier, le surnom de famille est également attribué dans le respect des principes qui règlent la transmission des autres biens. En réalité, l'analyse du système de parenté et de dévolution des biens a représenté le point de départ de cette recherche (Le Chêne 1997). La contribution que l'analyse du langage de la parenté, en particulier celle des surnoms de famille, peut apporter dans le cadre de ce domaine complexe est fruc-

1. La commune de Greci se situe au cœur du massif des Apennins dans la province d'Avellino, en Campanie. Elle compte aujourd'hui près de 1000 habitants.

2. Le choix et la dation du surnom est un langage que l'on tient sur l'autre, c'est aussi un langage que l'on tient sur soi-même si « croyant choisir avec l'obligation de suivre une règle, on donne librement à l'autre un nom : c'est-à-dire en fonction des caractères que l'on possède. Et plus d'une fois, on fait les deux choses ensemble » (Lévi-Strauss 1990 : 218-219). « Le choix et l'allocation », note encore Lévi-Strauss (1972) (à propos des noms propres), « même si on les croit libres, reflètent une certaine façon de découper l'univers social et moral, d'y répartir les individus », cité par Maria Minicucci (1981 : 95).

tueuse. Les modes de transmission qui sont revendiqués aident à dessiner les catégories natives de la parenté. Mais c'est surtout dans leur grande maniabilité que l'intérêt principal des surnoms réside.

Les entorses à la transmission masculine ou héréditaire des surnoms existent et ne sont pas exceptionnelles. Pourquoi ? C'est dans l'articulation entre les deux formes d'identité – individuelle et de famille – que nous avons cherché les raisons et les significations de ces transmissions atypiques. La construction des surnoms de famille peut paraître surprenante. Elle se fonde en effet sur une identité individuelle – un trait de la personnalité, un comportement, une anecdote... – mais fixe en même temps des identités collectives. Le paradoxe est là : le hasard et la fantaisie sont à la base de la désignation d'une des divisions les plus fonctionnelles de la communauté : l'ensemble des parents unis par les hommes. Ces recherches nous ont conduit à soulever certains points concernant la difficile problématique de la parenté à l'intérieur des sociétés complexes et tout particulièrement dans l'espace méditerranéen.

L'enquête, réalisée au milieu des années 1990, repose en très grande partie sur les témoignages des habitants de Greci³. Nous avons cherché à connaître le plus grand nombre possible de surnoms en même temps que leur signification, les circonstances de leur apparition ou de leur disparition et, bien sûr, les personnes qu'ils désignent. Les surnoms, qui sont d'inspiration et d'usage populaires, ont un emploi essentiellement oral. Nous en avons cependant trouvé des traces dans certains documents : de façon systématique dans le registre d'état des âmes de 1951 à 1975 et, de façon plus parcellaire, dans le Catasto provvisorio et les listes d'attribution des terrains domaniaux⁴. Ces inscriptions avaient essentiellement pour but de différencier des homonymes. Ces documents sont précieux. Ils nous permettent aujourd'hui d'évaluer la durée moyenne des surnoms de famille (de 50 à 100 ans) et de confirmer l'ancienneté de certains surnoms actuels (150 ans pour quelques uns). Le registre d'état des âmes de 1951-1975 est en outre riche d'annotations concernant la vie personnelle et familiale des paroissiens (résidence, conflits, moralité...) qui aident à comprendre le destin de certains surnoms. Il arrive également que des surnoms soient commentés.

Formation et usage des surnoms

La plupart des surnoms sont formés à partir de l'albanais. Le village de Greci fait en effet partie des quelque 52 communes d'Italie du Sud d'origine albanaise. Au XV^e siècle, des vagues d'émigrants ont fui l'invasion ottomane et ont franchi l'Adriatique. Ces populations se sont installées dans ce qui était alors le Royaume de Naples. Greci est un des peuplements albanais les plus septentrionaux avec

3. Les matériaux présentés dans cet article ont été recueillis aux cours de recherches menées dans le cadre d'une thèse de doctorat d'histoire et civilisations à l'Institut universitaire européen de Florence.

4. Le premier document est conservé à l'Archivio parrocchiale de Greci. Les deux autres fonds – Catasto provvisorio, Greci, 1807-1930 et Fondo atti demaniali, Greci, 1861-1938 – se trouvent à l'Archivio di Stato d'Avellino.

trois autres communes proches, aujourd'hui entièrement italianisées. Les autres communautés se sont fixées pour la plupart en Calabre et en Sicile. L'idiome albanais parlé à Greci s'est passablement mélangé d'italien, surtout durant la seconde moitié du ^{XX}^e siècle. Il reste toutefois en usage dans toutes les couches de la société. Il continue notamment à prêter « son esprit » et « ses mots » à la plus grande partie des surnoms⁵.

L'origine de la plupart des surnoms de famille anciens est perdue dans la mémoire des habitants de Greci. Parfois même, leur signification n'a pu être retrouvée. Nous avons regroupé tous les autres surnoms – ceux dont l'origine a pu être reconstruite – en sept grandes catégories sémantiques, selon le schéma proposé par Christian Bromberger (1976 : 143). Ces catégories font référence à un lieu d'origine (région ou commune), un métier, une *contrada* (hameau ou zone agricole), un prénom, un objet, une habitude, une action ou un événement particulier, un homme célèbre. Ces catégories sont sensiblement identiques à celles que Christian Bromberger relève pour le village de Bouzigues, dans l'Hérault, et Maria Minicucci (1981 : 96) pour celui de Z, en Calabre⁶. Les quatre premières catégories laissent peu d'espace à la libre création. Les suivantes donnent au contraire libre cours à l'imagination de la communauté. Bien que choisis au gré des événements, des habitudes et des travers de chacun, ces surnoms n'en répondent cependant pas moins aux mêmes motivations et aux mêmes fonctions sociales.

En premier lieu, comme le souligne Françoise Zonabend (1979 : 69), le surnom « est un signe qui sert à organiser cognitivement les individus ». À Greci, ils fixent la position de chacun dans la communauté selon les principaux critères de reconnaissance : origine géographique, métier, filiation, rôle social particulier... Ainsi, tout nouvel arrivant est systématiquement désigné par son lieu d'origine. Ici, le besoin de classer l'individu se fait sentir en dépit de toute nécessité de le distinguer d'un éventuel homonyme. Nommer, dans ce cas, revient uniquement à donner à l'individu une place dans la communauté. Cette situation est en particulier celle des femmes mariées originaires d'un autre village. Il est en effet très rare que ces femmes soient désignées par le surnom de leur mari. Cette catégorie de surnoms permet également de borner très précisément les frontières de la communauté. L'étranger est déjà celui qui vient d'une commune voisine. Généralement, ce surnom ne s'efface pas au fil du temps. Comme l'origine géographique, la référence au métier définit l'individu à travers sa relation première à la communauté. Elle concerne la plupart des artisans de Greci. La référence au métier se fait de deux manières. Certains surnoms indiquent de façon précise l'activité exercée (par exemple, Fornaro pour le boulanger). D'autres indiquent

5. Françoise Zonabend (1979 : 69) note à propos des sobriquets à Minot (France) : « Dans une région où il existe deux langues, le sobriquet s'enrichit de l'une et de l'autre. C'est plutôt l'esprit du patois qui est sollicité. » L'idiome albanais de Greci, ainsi que les surnoms, ont une utilisation essentiellement orale ; l'orthographe qui est utilisée dans cet article est choisie sur une base phonétique. Lorsqu'un surnom est porté sur un document écrit, nous le reprenons tel quel.

6. Au contraire de ces deux villages, nous ne retrouvons à Greci aucun surnom qui fait référence à une plante et très peu à une particularité physique.

simplement la qualité d'artisan en introduisant le titre *mastro* (maître) devant le prénom (ainsi Mastroliberato pour un des cordonniers de Greci). Dans les deux cas, il s'agit bien de surnoms de famille ; ils sont transmissibles aux enfants (filles et garçons) quelle que soit l'activité de ces derniers.

Les surnoms qui font référence à une *contrada* font appel à l'histoire familiale. Ils situent l'individu et le groupe familial sur un territoire tout à la fois lieu de résidence et espace agricole. Le partage d'un même espace de résidence et de travail s'accompagne d'un certain nombre de relations de coopération dans la vie domestique comme dans le travail. À travers l'appartenance à un territoire, c'est aussi l'appartenance à un groupe de parents unis autour d'un espace de vie, de travail et de biens que le surnom de famille souligne. L'installation dans une *contrada* marque toujours la naissance d'un nouveau surnom. Tous les autres critères d'allocation du surnom semblent alors effacés. La régularité avec laquelle le surnom inscrit un individu et un groupe de parents sur un territoire, dès qu'il le peut, confirme l'importance de l'espace dans la façon de penser la parenté. La catégorie des surnoms formés à partir d'un prénom – parfois à partir du diminutif – fait, elle aussi, appel à l'histoire personnelle et aux relations entre parents. Ces surnoms indiquent le détachement d'une lignée de la souche. Ils sont donnés lorsque l'appartenance familiale ne suffit pas ou ne suffit plus à classer l'individu. Parmi ces prénoms, beaucoup sont féminins. Comme les prénoms masculins, ces surnoms dessinent des lignes de fracture au sein de la famille. Ils marquent en outre le rôle ou la personnalité particulière d'une femme dans la communauté et/ou au sein de sa famille. Nous en reparlerons dans la partie consacrée aux surnoms héréditaires.

Les surnoms renseignent aussi sur les comportements et les agissements singuliers. Sur le mode humoristique, ils révèlent aux individus leur véritable nature et informent la communauté. Ceux qui désignent un objet, une habitude, une action ou un événement particulier et également les surnoms qui se rapportent à un homme célèbre appartiennent tous au domaine de l'humour et de la dérision. Ils sont les plus nombreux. Tous sont péjoratifs. Ils sont moqueurs, ironiques, parfois même offensants et injurieux. Ils sont donnés par analogie ou par inversion. Ils révèlent à ceux qui les portent certains aspects particuliers de leur caractère, des défauts, des manies... D'autres sont plus circonstanciés. Un événement malheureux provoquera les rires et marquera son auteur à jamais. D'autres encore désignent des comportements déviants. Certains sont obscènes. En voici quelques exemples : Mortcionello (vase de nuit) a été attribué à une personne malpropre, Sprovvista (dépourvue) à une personne pingre, Korchmontone (littéralement tête de bélier, tête dure) à un homme qui, dans un accès de rage, a fracassé une porte avec sa tête, Saoutzekiar (sorte de mortadelle) à un jeune garçon qui avait volé du salami, Sottocappotto (sous-le-manteau) à un homme qui avait volé, Generale (général) à quelqu'un qui aimait se vanter de ses exploits militaires, Tacone (qualité de pâtes) a été donné à un homme vorace, enfin, Mussolino est le surnom de quelqu'un qui a été particulièrement actif durant la période mussolinienne...

À travers le rire, la communauté exerce bien sûr un pouvoir de sanction et de condamnation très fort. Par la moquerie, le ridicule ou l'injure, elle a la possibilité d'« épingler » à tout moment – le surnom se dit aussi *etichetta* (étiquette) – un comportement jugé nuisible ou déviant. Mais si on regarde l'essentiel des valeurs que la communauté met en avant – la générosité, la frugalité et surtout la modération et la modestie –, on se rend compte que le contrôle qu'elle exerce sur l'individu se situe généralement en deçà du redressement des comportements véritablement délictueux. La communauté exerce une sanction mais surtout elle réactive les valeurs du groupe, en particulier les valeurs d'égalité de ses membres. Elle rappelle à chacun sa propre place à l'intérieur de la communauté. Pour Maria Minicucci (1981 : 101, ma traduction), les valeurs que les surnoms expriment avant tout à Z. sont « la capacité de rester à sa place et le sens de la mesure ; le surnom stigmatise chaque excès de parole, de geste, de comportement en général ». C'est sans doute parce que l'apparence physique est indépendante de la volonté, qu'à Greci aucun surnom ne fait référence à une disgrâce ou à une infirmité.

Les surnoms servent aussi de support à la mémoire et à l'histoire locales. L'histoire retenue par ce biais est surtout celle de l'événementiel et du quotidien. Les faits relatés se réfèrent presque exclusivement à des anecdotes. C'est une suite de péripéties qui se situent hors de l'histoire ou plutôt, comme le note justement Maria Minicucci (*ibid.* : 99, ma traduction) : « C'est une histoire qui s'organise autour d'un temps individuel, familial, collectif, le temps de la communauté... ». Ce temps n'est partagé par aucun autre groupe et ne se renouvelle pas. Pour Françoise Zonabend (1980 : 310), « ... ce temps de la collectivité a la fonction de créer une durée propre où le groupe se retrouve semblable à lui-même. Stabilité nécessaire, singularité exemplaire où chaque groupe invente sa propre histoire, possède une mémoire qui n'appartient qu'à lui seul et diffère fondamentalement de celle du groupe voisin. » L'histoire enregistrée par les surnoms est celle de la singularité, de l'altérité et de l'immuabilité. Ces caractères définissent un univers qui n'appartient qu'à elle seule et donne à la communauté son identité et sa cohésion. Ce langage strictement communautaire se définit aussi par son usage. Il ne peut en effet être compris et utilisé correctement que par ceux qui lui appartiennent.

La plupart des surnoms individuels se forment durant l'enfance, l'adolescence ou le tout début de la vie adulte. Ils ne concernent pratiquement que les garçons. Généralement, ils sont donnés par d'autres enfants et adolescents du même âge et circulent uniquement entre eux. Ils ne sont pas connus du reste du village. Les adultes continuent de désigner ces garçons par leur prénom accolé au surnom de famille. Le nouveau surnom peut accompagner l'enfant ou le jeune toute sa vie mais le plus souvent il disparaît. En fait, plus le surnom est donné tardivement et plus il a de chance de perdurer. L'âge auquel la plupart des surnoms qui vont survivre se créent se situe à la fin de l'adolescence. Ce temps survient « lorsque l'activité et la personnalité des individus sont nettement dessinées et connues, et lorsqu'ils peuvent assumer pleinement tous les rôles requis par les groupes » (Zonabend 1979 : 71).

Les filles, quant à elles, qu'elles soient enfants ou adolescentes, ne reçoivent presque jamais de surnoms. L'espace social beaucoup plus réduit dans lequel elles

vivent explique en grande partie cette différence. C'est seulement au cours de leur vie de femme, une fois adulte ou mariée, qu'un surnom leur est éventuellement attribué. Il est alors la marque d'une personnalité et d'un rôle familial ou social hors du commun. Maria Minicucci (1981: 90, ma traduction) décrit à Z. une situation très similaire qu'elle explique ainsi : « Tandis que les garçons du village se fréquentent beaucoup entre eux, ils ont l'opportunité de vivre des expériences communes – le café, le foot, etc. –, les filles, elles, ont un espace plus circonscrit et moins socialisé. En outre, les rapports entre les filles sont très différents de ceux que les garçons ont entre eux. Les confidences autorisent une moins grande liberté. La dimension du jeu, de la moquerie et de l'ironie emprunte des voies moins explicites et s'extériorise peu. » Même lorsqu'un surnom est attribué, la circulation entre les femmes étant limitée à de petits groupes, il est en fait difficile qu'il s'impose.

Les conditions d'attribution des surnoms diffèrent profondément entre les hommes et les femmes, le langage utilisé et les situations qu'ils décrivent ont également une nature radicalement opposée. Les surnoms que l'on donne aux femmes se fondent généralement sur un lieu d'origine ou un prénom. Ils n'indiquent que très rarement un trait de caractère et jamais une action ou un événement particulier. Le langage qui est réservé aux filles et aux femmes ne possède jamais non plus ce caractère irrespectueux, ironique, incisif que les garçons et les hommes emploient pour eux-mêmes. Les différences dans l'attribution des surnoms entre hommes et femmes ne sont pas seulement le reflet d'une sociabilité plus réduite et plus tardive, elles sont aussi le reflet des caractères et des rôles sociaux que l'on attribue à chaque sexe : caractère déterminé et rôle social très présent pour les hommes ; caractère passif et rôle social essentiellement limité à la sphère familiale pour les femmes.

Chaque individu est familier de presque tous les surnoms. Leur emploi demande cependant de grandes précautions et une excellente connaissance des liens familiaux et des relations sociales qui existent à l'intérieur du village. Normalement, le surnom est employé uniquement comme terme de référence. Se servir du surnom comme terme d'adresse ou simplement l'évoquer devant un membre de la famille est considéré comme grossier, *a fortiori* lorsque le surnom possède un caractère offensant. Ces précautions concernent aussi bien les surnoms hérités que les surnoms individuels. Selon les habitants de Greci, les éléments moraux ou psychologiques à l'origine d'un surnom de famille ne caractérisent que leur inspireur. Malgré tout, parce qu'un surnom de famille stigmatise parfois des déviances qui touchent à l'honneur du groupe tout entier, il résulte très souvent dans son usage une atteinte au respect des personnes et une acceptation difficile pour leurs porteurs et leurs proches. Les surnoms ne sont évoqués en définitive qu'à l'intérieur d'un cercle de gens qui entretiennent des relations semblables avec la ou les personnes désignées. Certains d'entre eux, les surnoms obscènes en particulier, sont même donnés confidentiellement et ne sont guère employés que par les enfants et les adolescents.

Le surnom est un symbole d'appartenance locale. Même blessant, il reste cependant une marque d'intégration à la communauté villageoise. À ce titre, quelques étrangers au village, pour la plupart des vendeurs ambulants qui entretiennent des relations régulières avec les habitants de Greci, reçoivent un surnom⁷. Celui-ci fait généralement référence à leur métier. À l'inverse, l'absence de surnom démontre de la part de la communauté un tragique manque de considération. Un grand nombre de *nullatenenti* (sans-terres) et leurs familles arrivés là au début du siècle n'en ont jamais reçu. En ne les nommant pas, on ne reconnaît à ces personnes et à ces familles aucune existence sociale. En ne les associant pas à la mémoire collective, elles n'intègrent pas la communauté ; elles n'existent pas. Pourtant, certaines catégories de personnes ne reçoivent jamais de surnom sans que cela marque une absence de reconnaissance de la part de la communauté, bien au contraire.

Le surnom ne traite pas également tous les membres de la communauté. Si, à Greci, il exclut un certain nombre de personnes parmi les plus marginales, il laisse aussi de côté les notables. Traditionnellement, les *proprietari* ne recevaient pas de surnoms, mais le titre de *Don* suivi du prénom, titre qui a aujourd'hui disparu. Les seules personnes qui désormais ne reçoivent pas de surnom sont les *professionisti*⁸. Le titre lié à l'activité ou au diplôme suffit à les différencier. C'est de cette façon qu'elles intègrent la communauté. Mais le seul fait d'exercer une profession libérale ou intellectuelle ne suffit pas toujours à effacer le surnom de ses ancêtres. Les deux médecins ainsi que plusieurs enseignants originaires de Greci conservent leur surnom de famille accolé à leur titre de *dottore* et de *professore*. À l'inverse, pour certains notables (grands propriétaires) le titre professionnel (*avvocato*, *ingegnere*) n'a qu'un rapport assez lointain avec le diplôme acquis et l'activité exercée. Ainsi, il semble que les anciennes hiérarchies sociales n'ont pas encore totalement cédé la place aux nouvelles.

Cette différence d'usage des surnoms entre le monde des paysans et des artisans et celui des notables se conçoit aisément. Les surnoms donnent prise à tout un jeu de vexations et d'attaques contre une personne ou une famille. Il impose une véritable soumission de l'individu au groupe. On comprend de cette façon pourquoi les notables n'en reçoivent pas. Il serait assez impensable en effet que les paysans soient habilités à juger et à « épingler » leurs comportements. En outre, les valeurs les plus essentielles que les surnoms expriment par contraste (modération, modestie...) n'engagent certainement pas les *proprietari* de la même façon que les paysans... Pour Julian Pitt-Rivers (1971 : 166) qui observe dans un village de la Sierra la même différence d'utilisation des surnoms entre paysans et notables (*senoritos*), c'est une manière de signifier que les notables ne sont partie intégrante ni du peuple ni de la communauté villageoise que les surnoms définissent.

Aujourd'hui, les surnoms sont parfois considérés par les villageois (pas uniquement ceux qui portent un surnom offensant) comme un usage barbare et

7. Nous n'avons pas fait exception à la règle puisque nous avons été surnommée La Francese (la Française) et également La Ruete (la roue), celle qui parcourt en tout sens les maisons et les rues du village.

8. Cette catégorie regroupe les professions libérales et intellectuelles.

d'un autre temps. Ils n'appartiennent pourtant pas à une époque révolue, même s'il est vrai que leur renouvellement n'est pas aussi rapide qu'autrefois. En s'ouvrant vers l'extérieur, la communauté a sans doute perdu une certaine capacité à parler d'elle-même et à s'affirmer. Le langage est toujours celui de l'ensemble de la communauté, mais les personnalités et les activités sont moins aisément saisissables. L'esprit des surnoms et la force de l'humour du groupe ont-ils également changé pour qu'un certain nombre de paysans considèrent aujourd'hui leur emploi comme barbare ? Il semble que non : on rit aux dépens des autres avec la même liberté ; les appellations restent aussi cinglantes qu'autrefois. Avec le temps, ce qui est, semble-t-il, majoritairement rejeté ce n'est pas la capacité des surnoms à imposer un contrôle sur les personnes – les valeurs exprimées sont acceptées par presque tous – mais plutôt leur faculté à symboliser, chez les anciens, la fracture entre le monde méprisé des « *cafoni* »⁹ et celui des *proprietari* et des notables. L'ascension sociale, favorisée par l'émigration, les études ou par des emplois considérés comme plus honorables – le travail de la terre est généralement méprisé –, pousse les paysans ou les anciens paysans à rejeter la vieille société qui, pour eux, est symbolisée par l'usage ségrégationniste des surnoms. Pour les jeunes, cette association n'est plus qu'un souvenir lointain et les surnoms sont essentiellement source d'amusement et de nostalgie.

Les surnoms de famille

Parmi les surnoms individuels, certains disparaissent, d'autres perdurent et désignent une nouvelle lignée. Sur quelle base s'opère la sélection des surnoms individuels en vue de leur transmission ? Pourquoi observe-t-on un tel écart entre la norme et la pratique dans la transmission des surnoms de famille ? Il existe en effet d'assez nombreuses exceptions à la transmission héréditaire et masculine du surnom de famille, présentée comme la seule voie possible de dévolution des surnoms. Non seulement un des fils (ou plusieurs) reçoit et transmet un autre surnom que celui de son père, mais il arrive aussi que les femmes transmettent à leurs enfants leur propre surnom de famille – les femmes mariées conservent normalement le surnom de leur père – ou qu'elles soient elles-mêmes à l'origine d'un nouveau surnom. On pourrait penser que les surnoms de famille – à l'instar des patronymes dont ils prennent le relais – deviennent au bout d'un certain temps incapables de jouer leur rôle d'identification et doivent donc être régulièrement scindés. Il n'en est rien. Cette explication s'oppose en effet à certaines situations. Un surnom de famille peut par exemple disparaître parce qu'il est très peu porté, par une seule famille par exemple. C'est le cas en particulier du surnom de famille des hommes qui se marient à Greci. À l'inverse, certains surnoms de famille perdurent alors que désignant un très grand nombre de personnes ils sont source de plusieurs homonymies.

Avant d'analyser, à partir d'exemples, les éléments contextuels qui modulent l'usage de ce capital symbolique, nous nous attacherons à décrire certains aspects fondamentaux de l'organisation sociale.

9. Terme méprisant donné aux paysans du Mezzogiorno.

Lorsque l'on interroge les habitants de Greci sur les surnoms de famille, on est frappé du décalage qui existe entre la façon dont les surnoms sont alloués et transmis et la représentation que les personnes en ont. Le discours sur l'origine des surnoms est invariable : ils se transmettent de père en fils et tous sont anciens (*antichi*). Les transmissions « atypiques », aussi nombreuses soient-elles, ne remettent aucunement en cause cette règle. Si la patrilinéarité du surnom de famille marque autant la pensée des acteurs sociaux en se présentant spontanément comme la seule voie possible, c'est parce qu'elle est très étroitement associée aux structures de la parenté et aux modes de dévolution du patrimoine. Seul le code culturel par lequel est exprimée la conception originelle de la parenté est retenu.

Le système d'organisation sociale qui prévaut à Greci est celui du lignage. Bien que les lignages se manifestent de façon moins spectaculaire que dans d'autres régions de l'Europe méditerranéenne – quartiers lignagers, tours de défense – ou de l'Est – *zadruga* –, ils existent malgré tout à Greci comme légitimité et comme groupe. L'expression résidentielle du lignage est lâche : les frères ne sont pas liés par une corésidence mais par une simple proximité. Cependant plusieurs autres éléments témoignent concrètement de l'existence d'une solidarité lignagère. D'abord, les dispositions testamentaires qui privilégient à égalité les hommes tandis que les filles sont exclues totalement de la succession et de la plus grande partie de l'héritage. Ensuite, les mécanismes matrimoniaux – renchéissements d'alliance et bouclages consanguins – qui dessinent les lignées masculines comme autant de groupes échangeurs de dots et visent leur resserrement. Enfin, les regroupements fonciers et surtout la création d'un marché parallèle au marché libre et concurrentiel de la terre qui constituent une des manifestations les plus surprenantes et les plus intéressantes de la parenté et en particulier de la solidarité lignagère. Cette solidarité est devenue au cours des siècles exclusivement patrimoniale.

La légitimité du lignage est cependant indissociable d'une autre légitimité, celle de la résidence (Augustins 1989). Le privilège accordé aux hommes dans l'héritage n'a de sens que si ceux-ci restent unis autour du patrimoine dans une communauté d'espace et de vie. La propriété est conçue comme masculine parce que communautaire. Après leur mariage, les fils continuent à vivre à proximité de la maison de leurs parents, lesquels attribuent au nouveau couple une part de leur maison, font construire ou louent dans le *riione*, le voisinage immédiat. Les ménages sont distincts. On ne peut pourtant pas parler d'autonomie¹⁰. Cette proximité s'accompagne en effet du partage d'un certain nombre de tâches domestiques et des travaux liés à l'agriculture et à l'élevage. L'héritage est différé ; l'exploitation des ressources est donc commune pendant deux voire trois générations. Les concepts de « maison » et d'« entité résidentielle » sont dès lors ambigus.

10. Le problème est en réalité typique de nombreuses régions de la Méditerranée. L'opposition nette entre habitat séparé et habitat partagé, note John Davis (1977 : 176, 179), semble faire place à « des degrés divers de cohabitation et de coopération ». « Il n'existe pas de modes domestiques de production caractérisés par une autonomie absolue » (ma traduction).

C'est le terme de « famille indivise » qui nous avons choisi pour définir l'ensemble de ces parents non corésidents centré autour d'un patrimoine commun¹¹. Cette entité forme, pour un temps, un moyen de pérenniser une entité collective agnatique en palliant l'individualisation des ménages qui se produit par la division inévitable des biens entre descendants agnatiques. Pour Georges Augustins, (1989 : 258), le concept de maison dans le contexte méditerranéen n'est rien d'autre que l'expression résidentielle d'un segment lignager¹².

L'idée de « famille indivise », partagée entre la notion de lignage et celle de « maison », est reflétée par le concept de « race » : *razza* en italien, *nrëje* en albanais. La « race » est d'abord perçue comme un groupe de parents temporel et distinct. Ce n'est que dans un second temps qu'elle est perçue comme élément d'un lignage. Ce sont ces *razze*, ces segments de lignage que les surnoms de famille tendent à circonscrire. Concrètement, le surnom de famille se conjugue. Ainsi pour nommer l'ensemble des membres du groupe, on fait précéder le surnom de l'article italien défini pluriel « *i* » et on lui donne la terminaison albanaise « *iut* ». Par exemple, toutes les personnes qui portent le surnom de Buongioco seront appelées « *i Buongiociut* ». Pour désigner un membre du groupe, on utilise le prénom suivi de la préposition italienne *di* (de) qui marque l'appartenance (par exemple, Maria di Buongioco). Il est intéressant de remarquer que le surnom de famille, utilisé seul, désigne le représentant de ce groupe qui n'est pas tant l'ancêtre éponyme que l'homme le plus vieux de la *razza*, celui qui exerce dans l'instant présent la fonction de « chef-de-famille ». Ainsi, Buongioco désigne en fait Michele Panella, ce « patriarche » septuagénaire qui partage sa maison située dans le centre du village avec sa femme, ses deux fils et ses quatre petits-enfants. Ce que les modes « normaux » de transmission du surnom dessinent en définitive, ce sont des ensembles parentaux plus ou moins importants réunis dans des communautés de biens, d'espace et de vie qui correspondent aux phases successives du cycle de croissance et de scission du lignage.

C'est à l'intérieur du territoire rural, la *campagna*, que l'on rencontre les « races » les plus anciennes et les plus étendues. Le territoire rural de Greci est formé de *contrade* où vit aujourd'hui environ le quart de la population mais où, jusqu'aux années 1920-1930, n'habitaient qu'une douzaine de familles de *mas-sari* (fermiers)¹³. La *contrada* désigne à la fois le hameau proprement dit (*la località*), soit l'espace rural habité, et l'espace cultivé. La plus grande partie des parcelles de la *contrada* appartient généralement aux habitants de la *località*. Plusieurs familles de cousins patrilatéraux appartenant à la même « race » peuvent être rassemblées au sein de cette unité. Leur surnom est souvent formé sur

11. Le système de succession et d'héritage sélectifs masculins est encore largement représenté en Europe méditerranéenne au début du XX^e siècle. Peu d'études pourtant ont systématisé sa différence, aux exceptions notables de Georges Augustins (1989) qui présente la communauté du père et de ses fils sous le terme de groupement virilocal et de Bernard Derouët (1993) qui le nomme système des héritiers-successeurs.

12. Comme le sont les *zadruga*, les frérèches, les quartiers lignagers.

13. Comme dans le reste de l'Italie du Sud, la plupart des paysans de Greci vivent à l'intérieur du village et doivent faire de nombreux kilomètres pour se rendre dans leurs champs.

le nom de la *località* – dans la moitié des cas environ – mais il peut aussi avoir une tout autre origine.

Exemples de transmission des surnoms

Les Norcia dits Treffontane. Pour les porteurs actuels du surnom, tous résidant à la *località* Treffontane située à 4 kilomètres du village, l'origine de la *razza* débute en 1908 lorsque leurs aïeuls Michele et Leonardo Norcia, deux frères, achètent les bâtiments de la *masseria* (ferme) de Treffontane. Plusieurs parcelles de la *contrada* sont alors déjà en leur possession. La *masseria* de Treffontane est aujourd'hui un des derniers grands domaines qui réunit à la fois un habitat constitué de plusieurs ménages de frères et de cousins, et des terres non dispersées. La *razza* des Treffontane est étendue, bien que beaucoup de ses membres aient émigré dans les années 1960. Leonardo et Michele ont eu chacun quatre et cinq enfants et de nombreux petits enfants. La *razza* comprend aujourd'hui des cousins au 4^e degré (issus issus de germains). La plupart d'entre eux avaient entre 25 et 35 ans au moment de notre enquête.

Aujourd'hui, cette communauté familiale n'a certes plus la même signification sociologique qu'autrefois. La stricte gestion des parents sur les ressources et le travail de leurs fils et de leurs belles-filles a disparu. Les biens ont été distribués plus tôt. Les fils ont également d'autres sources de revenus. Malgré ces changements, les ménages continuent néanmoins à s'associer dans presque toutes les activités économiques par des échanges d'outils et de machines agricoles et coopèrent triplement dans le travail des champs comme parents, comme *vicini di casa* et comme *vicini di terre* (voisins de maisons et de terres). Ce sont également des groupes financièrement actifs qui ont en commun des emprunts et des achats de terres. La *razza* des Treffontane agit également comme un seul corps dans la vie politique locale en soutenant notamment les mêmes candidats aux élections municipales¹⁴.

La pérennité des « races » et des surnoms de famille au cœur du territoire rural survient parce qu'il existe une convergence d'intérêts symboliques, économiques et politiques et que ces intérêts suivent des chemins strictement agnatiques. L'accumulation de ces éléments permet la cohésion et la pérennité de vastes ensembles parentaux. Le phénomène est en fait relativement exceptionnel, même s'il est présenté comme la norme par les habitants de Greci.

L'histoire des Pucci dits Ruschetto. À l'intérieur du bourg, la même logique de résidence et de terres, coopérations et stratégies politiques communes entraîne ou suspend la continuité de la *razza*. Le groupe atteint cependant rarement la même ampleur et la même force qu'à la campagne ; la structure de l'habitat urbain ne

14. Cet accord se fait aujourd'hui discrètement. Il n'est plus envisageable, comme cela se passait autrefois, qu'un candidat ou un parti s'entretienne directement avec le ou les représentants de chaque *razza* sans concertation avec les autres membres de la famille. Chaque *razza* continue cependant d'être connue pour sa couleur politique.

se prête pas à une délimitation aussi aisée et durable des groupes de parents. Le changement de surnom ne tarde pas à suivre l'éclatement de l'unité résidentielle de la famille : soit il est immédiat, soit il se produit à la génération suivante. L'ancien et le nouveau surnom cohabitent alors durant une génération ou deux.

C'est le cas des descendants de Pasquale Pucci dits Rusquetto. Trois des fils de Pasquale – Antonio, Luciano et Pasquale – résident via Angeli entre 1951 et 1975. Tous les trois sont mariés et pères de plusieurs enfants. Parmi leurs enfants, ceux qui habitent encore Greci entre 1951 et 1975 résident également via Angeli. Tous portent le surnom de leur aïeul : Rusquetto. Pasquale avait aussi deux autres fils plus jeunes : Luigi et Nicola. À la même période, le premier est installé dans la *località* dite Bosco, le second dans la *località* dite Vigne vecchie. Luigi et ses descendants sont appelés aujourd'hui alternativement Rusquetto ou Pozza, qui est le surnom de famille de la femme de Luigi. Nicola et ses quatre fils portent quant à eux un diminutif du surnom Rusquetto : Rusquelino.

Les Scialaciut. Le détachement du lieu de résidence d'origine se fait parfois par un mariage « en gendre ». C'est le surnom de famille de la femme qui s'impose alors généralement. C'est le cas de Luigi Pucci dit Pozza. C'est aussi le cas de la famille Boscia dite des Scialaciut. Cette *razza* de riches *massari* qui comprend quatre ménages – ceux de trois frères et d'une sœur, Carmela – vit au sein de la même *località*. Tous les enfants de Carmela et Carmela elle-même sont identifiés par le surnom des Scialaciut. Dans cet exemple, c'est l'aire de résidence mais aussi l'ampleur et l'influence de la famille de l'épouse qui semblent jouer en faveur d'une transmission féminine du surnom.

L'histoire de Bellermina. Lorsque Bellermina nous fait le récit de l'histoire de sa famille, c'est une femme de 79 ans. Son père, Filippo, originaire d'Ariano, commune distante d'environ 12 kilomètres, s'installe au début du siècle à Greci comme cordonnier. Peu de temps après, il épouse une femme de la commune, Carmela. Le jeune couple émigre aux États-Unis et y demeure deux ans. Le frère de Bellermina, Giuseppe, naît durant ce séjour. Bellermina quant à elle verra le jour à Greci trois mois après le retour de ses parents. La famille reste ensemble durant deux ans puis le père décide de repartir, cette fois-ci en Argentine. Selon Bellermina, ce nouveau départ est provoqué par une mésentente entre ses parents. Le père de Bellermina, qui ne reviendra jamais d'Argentine, écrit très peu mais envoie une somme d'argent qui va permettre à Carmela d'acheter quelques terres. Durant les deux ou trois années passées à Greci, Filippo, en référence à son statut d'artisan, est appelé Mastrofilippo. Ce surnom disparaît cependant avec lui. Il n'est transmis ni à sa femme qui garde son propre surnom de famille, celui des Morcioneviut, ni à ses deux enfants. Giuseppe, qui mourra adolescent, porte le surnom de sa mère durant toute sa jeunesse. Bellermina conserve elle aussi le même surnom, jusqu'à son mariage en 1928 avec un commerçant de Greci.

Lorsque survient la Seconde Guerre mondiale, le mari de Bellermina, fasciste de longue date, s'engage comme volontaire en Allemagne. Il y reste deux ans. À la fin

des hostilités, le couple achète un hôtel dans le centre du village grâce à la vente des terrains acquis par Carmela. Après son mariage, Bellermina prend le surnom individuel de son mari, Kotchmontone. Le couple n'aura pas d'enfants. Ce surnom, qui signifie tête de bélier ou tête dure, fait référence à un acte de violence commis par le mari de Bellermina lorsqu'il était jeune. Peut-être rappelle-t-il aussi plus discrètement son engagement dans le parti fasciste. Quoi qu'il en soit, l'ancien surnom de famille, Lospazzino, s'efface progressivement au profit du nouveau.

Plusieurs éléments interviennent ici dans le processus de renouvellement du surnom de famille. Dans le cas de la transmission féminine du surnom de famille, de Carmela à ses enfants, on doit remarquer que Filippo est un étranger au village – ce qui ne l'empêche pas d'acquérir un surnom individuel – mais surtout un mari et un père absent. Dans le cas de la substitution du surnom individuel Kotchmontone au surnom de famille Lospazzino, on remarque au contraire l'engagement politique de l'homme et l'importance de ses initiatives économiques qui le font se détacher très nettement de la *razza* paysanne à laquelle il appartient par sa naissance.

L'histoire de Luisa. Luisa di Rutcio est une femme âgée d'environ 75 ans lorsque nous l'interrogeons. Elle est veuve depuis une vingtaine d'années et vit dans le village avec sa mère. Elle n'a eu qu'une seule fille qui est mariée et qui vit en Sicile. Les parents de Luisa, Maria et Francesco, se sont mariés peu de temps avant la Première Guerre mondiale. Lorsque le conflit éclate, Francesco est mobilisé et tué. Il laisse derrière lui sa femme et leurs deux jeunes enfants, Rosario et Luisa. Maria élève seule ses deux enfants, soutenue par sa propre famille et celle de son défunt mari. Tous les trois, la mère et les deux enfants, sont désignés par le nom de famille Rutcio qui est celui du père de Maria. Luisa gardera ce surnom de famille également après son mariage avec un cultivateur de Greci.

L'histoire de Luisa fait écho à celle de Bellermina. Dans les deux cas, le père est absent et les enfants sont élevés par la mère durant la plus grande partie de leur enfance. Les raisons de l'absence – quasi-abandon dans un cas et mort héroïque dans l'autre – n'interviennent pas dans le choix de cesser ou de continuer d'utiliser le surnom de famille. C'est essentiellement le resserrement des liens avec la mère et sa famille découlant de cette situation qui conditionne ce choix. Les rapports de parenté qui sont privilégiés et qui marquent cette transmission, sont les rapports du quotidien, ceux qui sont réellement vécus.

Dans ces deux derniers exemples, ce sont des circonstances exceptionnelles qui ont permis que les femmes transmettent leur propre surnom de famille. Ce n'est cependant pas toujours le cas de toutes les transmissions féminines. Certaines femmes semblent « imposer » leur surnom grâce à la force de leur propre famille ou tout simplement grâce à un rôle social particulier et la force de leur personnalité.

Maria Fatcika. Maria est née en 1943 dans une famille de paysans aisés. Son père a émigré en Australie à trois reprises, restant au total une vingtaine d'années dans ce pays. L'argent de l'émigration a permis au père de Maria d'acquérir une

maison et beaucoup de terres. Sa mère, quant à elle, appartient à une famille de Greci ayant « bien réussi ». Tous ses frères et sœurs ont fait de « bons mariages » et sont installés à Greci en tant que cultivateurs propriétaires. Au moment de l'enquête, le maire de Greci était le cousin maternel de Maria. Les deux branches de la famille de Maria sont très anciennes dans la commune.

À l'occasion de son mariage avec Matteo Norcia, qui appartient lui aussi à une vieille famille de Greci, Maria reçoit de ses parents un trousseau ainsi que la maison paternelle et des terres. Maria n'a qu'un seul frère qui, après avoir fait des études, émigre au Pays-Bas où il se marie et vit encore aujourd'hui. À son mariage, il reçoit également une maison achetée depuis peu par ses parents et des terres. Ces terres sont cultivées par Maria et son mari. La position économique de Matteo est nettement moins favorable que celle de sa femme. Il a peu d'argent. Il émigre pour un temps très court (un mois et demi) en Allemagne juste avant de se marier et deux autres fois par la suite pour deux et trois mois. Il reçoit à son mariage du linge, des meubles de cuisine, des terres – en quantité inférieure à celles reçues par son épouse – mais aucune maison. Le couple habite dans la maison que Maria a reçue à son mariage. La plus grande partie des terres que Maria et son mari cultivent sont celles que Maria possède et celles du frère de Maria qu'ils prennent en location.

Maria et Matteo ont quatre enfants – deux filles et deux garçons – que l'on a tendance à désigner plus souvent par le surnom de famille maternel. Par rapport à cette entorse à la transmission « normale » du surnom, Maria est gênée. Elle invoque le fait que leurs enfants, en particulier un de leurs fils, lui ressemblent physiquement beaucoup plus qu'à son mari. Mais Maria est en réalité une femme dynamique, beaucoup mieux connue que son mari. Ses relations avec ses oncles et tantes directs (famille du maire) sont également très intenses. Plusieurs éléments semblent entrer en ligne de compte : l'importance des éléments économiques, la personnalité de Maria qui contraste avec l'image effacée de son mari et la position qu'occupe sa propre famille dans la vie locale : son étendue, sa cohésion, son prestige et ses alliances.

Clelia. La notoriété qui permet à la femme de transmettre son surnom à ses enfants associe souvent une forte personnalité à un rôle social de premier ordre. Clelia Cericola, aujourd'hui décédée, en est un cas exemplaire. Clelia a tenu un bar à Greci pendant plus de quarante ans. Cette activité fut tellement marquante dans la vie de la commune que non seulement Clelia n'a jamais été nommée autrement que par son seul prénom mais que celui-ci désigne en outre toute sa descendance. Clelia et son époux ont eu trois enfants : Eduardo, Cristina et Silvio. Aucun d'eux n'a quitté Greci. Eduardo et Cristina, âgés d'environ 70 ans au moment de l'enquête, sont restés célibataires et continuent de tenir le bar. Silvio, un peu plus jeune, employé à la mairie, s'est marié à une femme de Greci et est aujourd'hui grand-père. Ses petits-enfants font aussi partie de la *razza* di Clelia.

Il est apparu de manière très évidente, dès le début de notre recherche, que l'attribution du surnom de famille ne pouvait être analysée en dehors du système

global d'organisation sociale. Le surnom de famille est un code du sang ; il exprime la théorie de la parenté telle que la conçoivent les habitants de Greci. Mais la « race » ne se réduit pas à une filiation. Elle représente aussi l'ensemble des personnes qui ont partagé le même héritage. La terre et la maison, malgré une législation qui est devenue plus contraignante, sont transmises selon des modalités qui privilégient les hommes et qui sont encore aujourd'hui largement respectées. Ce que souligne le surnom de famille dans l'identité de la *razza* et sa continuité dans le temps est aussi l'expression de son unité dans des domaines qui ne sont pas strictement ceux de la parenté. Le premier de ces domaines est constitué par le patrimoine économique – les terres et la maison – qui se révèle tout aussi fondamental pour la formation et la cohésion des *razze* que les liens du sang. Mais il en existe d'autres, fondés sur des caractéristiques sociales ou des intérêts politiques communs.

Les nombreuses anomalies à la transmission héréditaire et masculine du surnom ne font que révéler ce qui, dans un contexte « ordinaire », est imperceptible : son rôle ne se borne pas à désigner un groupe de parents ; il le caractérise également sur la base d'éléments « typiques » de la « race ». Chaque « race » que le surnom de famille désigne et, à travers lui, chacun de ses membres, sont porteurs d'un capital matériel et symbolique commun, selon les termes de Pierre Bourdieu (1972). À la campagne, le maintien (pour un temps) de l'intégrité du patrimoine matériel – terres et maison –, malgré les phases successives du cycle de croissance et de séparation des ménages, et la faible différenciation individuelle rendent moins fréquentes les ruptures des surnoms de famille. À l'intérieur du village, certains exemples nous montrent au contraire que l'identité individuelle et collective peut être reconsidérée à chaque génération. Le bourg offre un contexte social moins stable que la campagne, l'éclatement résidentiel est plus important. En outre, les dynamiques sociales individuelles ont plus d'occasion de s'exprimer, elles sont aussi plus visibles. Un événement marquant, un rôle social particulier, une activité économique différente peuvent faire d'un individu un élément pivot autour duquel vont se cristalliser la représentation et la mémoire collective qui le détacheront de sa « race » d'origine. L'abandon du surnom d'origine et l'attribution du nouveau se feront parfois de façon simultanée. Parfois, l'ancien et le nouveau coexisteront pendant une génération.

Un changement d'activité et une ascension sociale rapide en particulier peuvent séparer un individu de sa *razza* de naissance parce que celle-ci ne le représente plus et que lui-même ne la personnifie plus. C'est le cas de Kotchmontone, le mari de Bellermina. Notons au passage qu'une fonction sociale particulière dans d'autres circonstances peut tout aussi bien avoir l'effet inverse. C'est le cas du maire de Greci qui appartient à la « race » des Fatcikiut. Élu à deux reprises, cette fonction ne le détache pas de sa « race » mais aboutit au contraire à la symboliser et à la renforcer.

L'abandon du surnom héréditaire arrive également avec le départ ou la mort précoce du père. La femme devient alors l'élément pivot de la famille et le point de référence pour le reste de la communauté. Tel est également le cas des femmes

qui ont une très forte personnalité ou qui exercent un rôle social particulier (Maria Fatcika, Clelia). On doit aussi noter que, dans ces exemples, le rôle financier et économique de la femme ou de sa lignée, sans être primordial, est loin d'être négligeable. D'autres transmissions féminines se fondent uniquement sur un « rapport de force » à l'intérieur du couple entre lignées masculines et féminines (Rusquetto, Scialaciu). Le pouvoir économique mais aussi des éléments de prestige – ancienneté, nombre des parents, pouvoir politique, etc. – déterminent l'ascendant de chaque famille et sa force de représentation. Il ne s'agit cependant pas uniquement de force. Le surnom de famille exprime aussi de cette manière des liens de parenté privilégiés : une parenté usuelle qui s'oppose à une représentation « officielle » basée sur une conception strictement patrilinéaire. C'est en fait le cas de la plupart des transmissions féminines. Lorsque le mari vient d'une autre commune, est absent ou meurt précocement, c'est vers sa propre famille que la femme se tourne et noue les rapports les plus intenses.

Les exemples de transmission féminine du surnom offrent par ailleurs une illustration intéressante de la place réelle des femmes dans les systèmes « lignagers » européens. Dans ce domaine comme dans celui des mécanismes de l'alliance et celui des mouvements de terres (achats et ventes) que nous avons étudiés à Greci, les femmes apparaissent en effet comme des perturbatrices, contrariant de façon répétée le privilège accordé à la masculinité sans jamais toutefois remettre en cause sa légitimité. Dans ce système idéologique qui se veut strictement masculin, les femmes conservent un rôle social marginal : elles ne transmettent ni maisons, ni terres, ni noms. La réalité sociale répond cependant à d'autres contraintes, d'autres attitudes et, dans les relations concrètes, l'importance de leur rôle dans la reproduction sociale n'est pas ignorée. La place et la fonction de la femme dans ce type de société posent un problème de représentation majeur. L'idée de Jack Goody (1983) de deux ordres distincts – celui de la filiation et celui de l'héritage – est sur ce point particulièrement éclairante. Les lignages des sociétés européennes ont en effet ceci de particulier, selon Goody, qu'ils ne concernent que l'héritage. La filiation, elle, est bilatérale. Si on admet que la filiation ne peut pas être exempte de la possession de certains droits, les conséquences sont immenses. L'ordre de l'héritage ne peut être totalement détaché de celui de la filiation. C'est par la femme (la mère, la fille, l'épouse) que les filiations et, dans des circonstances particulières, les dots et les patrimoines se croiseront et se recomposeront. Faire de sa fille son successeur dans certains cas et lui transmettre son surnom ne peut pas être compris en dehors d'une filiation bilatérale. Si la perpétuation de la *razza* peut se réaliser à travers une femme, c'est aussi parce que la force du principe « lignager » est infléchi par un autre principe, celui de la résidence¹⁵. Ce n'est pas seulement la différenciation sexuelle qui est essentielle mais l'utilisation que l'on fait « habituellement » de cette diffé-

15. À propos du modèle de dévolution des biens qui prévaut en Franche-Comté aux XVIII^e et XIX^e siècles – le système des héritiers-successeurs –, très comparable à celui que nous décrivons, Bernard Derouët (1993 : 473) note : « Ces sociétés seront mieux comprises si on les rapproche des systèmes à maisons, comme s'il n'y avait là que deux modalités particulières d'un même ensemble. »

rence. L'héritage privilégié des garçons n'a de sens que si ceux-ci succèdent. Ce privilège s'efface dès qu'il ne s'appuie plus sur une communauté de biens, d'espace et de vie¹⁶.

L'étude du choix, de l'allocation et de la transmission des surnoms à Greci reflète la multiplicité des regards que la communauté porte sur elle-même, sur les individus et sur les groupes qui la composent. Les surnoms organisent cognitivement les individus et marquent une appartenance familiale et communautaire. Ces processus de classification ne sont pas neutres cependant. Ils forment un discours. Les surnoms ne se limitent pas à désigner un individu ou un groupe mais ils les caractérisent également. Grâce à leur grande souplesse, les identités, les appartenances peuvent être constamment manipulées. Les surnoms signifient toujours, que ce soit dans le choix, l'usage ou l'abandon.

Dans ce système à plusieurs dimensions, les rapports entre identité personnelle et identité héréditaire sont complexes. Les surnoms individuels et de famille représentent deux logiques de classification, deux formes d'identités bien distinctes. Cependant, lorsqu'on analyse l'histoire des surnoms de famille, que l'on regarde les circonstances dans lesquelles ces surnoms s'imposent ou au contraire disparaissent, on se rend compte que des connexions existent. Les deux formes d'identité prennent corps et sens autour d'éléments de la réalité économique et sociale qui les représentent l'une et l'autre. Lorsque ces éléments convergent, les deux identités – individuelle et héréditaire – ont tendance à se confondre. En revanche, lorsque ces éléments divergent, parce qu'un individu se démarque d'une façon particulière ou parce ces éléments ne correspondent plus à des liens familiaux privilégiés, les deux identités se séparent ; la continuité de l'identité du groupe parental n'est plus possible. L'analyse dialectique du surnom individuel et du surnom de famille est riche. Elle montre que les deux formes d'identité appartiennent au même système d'identification. Seule la représentation de l'individu, son adéquation par rapport à sa « race » d'origine, donne à choisir l'un plutôt que l'autre. La fantaisie et l'humour sont à la base de l'attribution du surnom de famille mais jamais le hasard.

Le modernisme, avec les changements socioéconomiques incessants qui l'accompagnent, pose de manière aiguë la question de l'insertion de l'individu dans une « race » qui, par définition, présente une certaine homogénéité économique et sociale. On pourrait s'attendre à ce que les surnoms de famille, à partir des années 1960, s'émiettent ou disparaissent. L'émigration, la scolarisation poussée, les emplois plus divers auraient pu également faire déferler de nouvelles « races ». Il n'en est rien, même si le surnom héréditaire a effectivement un peu plus de difficulté à s'imposer aujourd'hui. On peut penser que le phénomène d'identification

16. Pour autant, il serait absurde d'opposer les deux légitimités. La masculinité opère un critère de choix dans la succession multiple mais, à notre connaissance, il n'en existe pas d'autre. La formation d'un groupe unilocal (réellement corésident ou non) est dans les faits inséparable d'une certaine logique lignagère. Elle en forme le ciment.

collective a intégré ces changements, que beaucoup de nouvelles situations sociales sont devenues prévisibles et normales aux yeux de la communauté et ne remettent donc pas en cause une appartenance au groupe. On peut aussi penser que la situation ancienne n'était pas elle-même dénuée d'une certaine dynamique sociale¹⁷.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : surnoms/*surnames* – Italie/*Italy* – famille/*family* – parenté/*kinship* – patrimoine/*heritage*.

BIBLIOGRAPHIE

Augustins, Georges

1987 « La position des femmes dans trois types d'organisation sociale : la lignée, la parentèle et la maison », in Georges Ravis-Giodani, ed., *Femmes et patrimoine dans les sociétés rurales de l'Europe méditerranéenne*. Paris, Éditions du CNRS : 25-39.

1989 *Comment se perpétuer ? Devenir des lignées et destin des patrimoines dans les paysanneries européennes*. Nanterre, Société d'ethnologie.

Bourdieu, Pierre

1972 *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de *Trois études d'ethnologie kabyles*. Genève, Librairie Droz.

Bromberger, Christian, avec la collab. de Gérard Porcell

1976 « Choix, dation et utilisation des noms propres dans une commune de l'Hérault : Bouzigues », *Le Monde alpin et rhodanien* 4 (1-2) : 133-151.

1983 « De l'anthroponymie », *L'Uomo* 7 (1-2) : 7-22.

Davis, John

1977 *People of the Mediterranean. An Essay in Comparative Social Anthropology*. Londres, Routledge & Kegan Paul.

Derouët, Bernard

1993 « Le partage des frères. Héritage masculin et reproduction sociale en Franche-Comté aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Annales ESC* 48 (2) : 453-474.

Goody, Jack

1983 *The Development of the Family and Marriage in Europe*. Cambridge, Cambridge University Press.

Le Chêne, Monique

1997 *Famille et patrimoine dans un village de montagne d'Italie du Sud (XIX^e et début XX^e siècles). Les successeurs-héritiers masculins à Greci (Campanie)*. Florence, Institut universitaire de Florence, thèse de doctorat.

Lévi-Strauss, Claude

1972 *Religion, langue et histoire*. Paris, Privat.

1990 *La Pensée sauvage*. Paris, Plon (« Agora ») (1^{re} éd. 1962).

Minicucci, Maria

1981 *Le Strategie matrimoniali in una comunità calabrese : saggi demo-antropologici*. Soveria Manelli, Rubbettino Editore.

17. Avec la vente des biens domaniaux et des biens religieux issus de la liquidation de la féodalité, le XIX^e siècle voit une nouvelle classe de paysans petits propriétaires se développer ; ce qui n'empêche pas un échec de la production agricole. À partir de 1820, le marché apparaît comme le vrai protagoniste de l'histoire économique et demande une présence plus entreprenante qu'avant. À l'intérieur du village, l'esprit d'ouverture vers le monde extérieur est plus présent. L'arrivée à Greci de nombreux artisans et le début de l'émigration transocéanique, à partir de la fin du XIX^e siècle, offrent par ailleurs de nouvelles perspectives individuelles.

1983 « Il sistema di denominazione in un paese dell'Italia meridionale », *L'Uomo* 7 (1-2) : 205-218.

Palumbo, Bernardino

1992 « Le même nom, le même sang, la même terre », *Mélanges de l'École française de Rome* n.s. 104 (2) : 643-693.

Pitt-Rivers, Julian

1971 *The People of the Sierra*. Chicago-London, Chicago University Press (1^{re} éd. 1954).

Severi, Carlo

1979 « Sobriquets de famille dans un village rural du nord de l'Italie », *L'Uomo* 3 (2) : 235-275.

Zonabend, Françoise

1979 « Jeux de noms. Les noms de personnes à Minot (en Châtillonnais) », *Études rurales* 74 : 51-85.

1980 *La mémoire longue: temps et histoire au village*. Paris, PUF («Croisées»).

1983 « De l'anthroponymie », *L'Uomo* 7 (1-2) : 23-30.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Monique Le Chêne, *Usage et transmission des surnoms dans un village albanais d'Italie du Sud*. — Véritable langage de la communauté, les surnoms construisent et transmettent un modèle d'identité à plusieurs niveaux. Ils réfléchissent la multiplicité des regards que la communauté porte sur elle-même et sur les autres. Les surnoms organisent cognitivement les individus et marquent une appartenance familiale et communautaire. Cependant, ces processus de classification ne sont pas neutres. Ils ne se limitent pas à désigner un individu ou un groupe mais ils les caractérisent également. Grâce à leur souplesse, les identités et les appartenances peuvent être constamment manipulées. L'auteur montre que les surnoms sont toujours signifiants, que ce soit dans le choix, l'usage, la transmission ou l'abandon. Enfin, leurs modes de transmission offrent des éléments de réflexion intéressants pour une analyse du système de la parenté et de dévolution des biens, en l'occurrence sur la place des femmes dans les systèmes d'inspiration « lignagère » de l'Europe méditerranéenne.

Monique Le Chêne, *Using and Passing on Surnames in an Albanian Village in Southern Italy*. — Surnames, a genuine expression of a community, serve to construct and transmit a model of identity on several levels. They reflect the variety of ways that the community has of looking at itself and others. They cognitively organize individuals and mark their membership in a family and community. These classificatory processes are not neutral however. They do not just designate a group or individual, they also characterize them. Owing to their flexibility, identities and affiliations can be continually manipulated. Surnames are still meaningful in this Albanian village in southern Italy, whether in the choice of names, their uses, transmission or abandonment. The ways they are passed on provide interesting evidence to be used when analyzing kinship and inheritance, in particular the place of women in Mediterranean Europe's lineage systems.